L'Amour des Richesses

Plutarque

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

Devant Hippomaque, le maître d'exercices gymnastiques, quelques-uns vantaient comme propre au pugilat un homme de très grande taille et qui avait de longues mains. « Ce serait au mieux, dit Hippomaque, s'il s'agissait de décrocher la couronne suspendue bien haut. » On peut en dire autant à ceux pour qui les beaux domaines, les vastes maisons, les monceaux d'or sont des objets d'admiration et de convoitise : ce serait au mieux, s'il fallait que le bonheur s'achetât comme marchandise à vendre. Et toutefois vous en verrez plusieurs qui aiment mieux vivre au sein de la richesse en étant malheureux, que s'assurer la félicité en donnant de leur argent. Ce n'est pas chose qui s'achète, que le calme de l'esprit, la générosité des sentiments, la constance, la fermeté, le secret de se suffire à soi-même. Parce que l'on est riche on n'apprend pas pour cela à mépriser les richesses ; et la possession du superflu ne fait pas que l'on sache s'en passer.

De quels autres maux nous délivre donc la richesse, si ce n'est pas même de l'amour des richesses ? En buvant on éteint son désir de boire, en mangeant on assouvit son besoin de manger ; et Hipponax qui s'écrie : « Amis, je meurs de froid : ah ! De grâce, un manteau ! » Hipponax, si on lui en mettait plus d'un sur les épaules, ne pourrait en supporter l'amas et les rejetterait. Mais l'avarice ne s'éteint point par l'argent et par l'or, la cupidité ne cesse pas parce qu'elle possède plus qu'il ne lui faut. On pourrait dire à la richesse ce qu'on a le droit de dire à un médecin qui s'en fait accroire : « Tes remèdes ne font que redoubler le mal. » Quand nous n'avons besoin que de pain, que d'un gîte, d'un vêtement simple, des premiers mets venus, voilà que la richesse fondant sur nous remplit notre cœur de convoitise. Nous voulons de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

émeraudes, des meutes de chiens, des chevaux. C'est sur des objets aussi rares qu'inutiles, aussi difficiles à posséder qu'à se procurer, que la richesse nous fait porter nos désirs, au lieu de permettre que nous nous bornions au nécessaire. Du suffisant personne n'est pauvre. Jamais homme n'emprunta de l'argent à intérêt pour acheter de la farine, du fromage, du pain ou des olives. Mais l'un s'endette pour bâtir une maison magnifique, l'autre pour acquérir un plant d'oliviers attenant à sa terre, ou bien des champs de blé, des vignobles, ou bien des mulets de Gaule, des chevaux d'attelage « Destinés à traîner de vides chariots ». Or ces dépenses les ont plongés dans un abîme de contrats, d'intérêts ruineux, d'emprunts hypothécaires. Après quoi, comme ceux qui, continuant de boire quand ils n'ont plus soif, de manger quand ils n'ont plus faim, vomissent ce qu'ils avaient pris pour apaiser leur faim et leur soif, de même ces acquéreurs de biens inutiles et superflus ne conservent pas même le nécessaire. Voilà pour une espèce de gens.

D'autres ne dissipent rien ; mais possédant beaucoup, ils désirent toujours davantage. Leur folie paraîtra plus étonnante encore si l'on se rappelle ce qu'a écrit Aristippe. Supposez, dit ce philosophe, un homme qui mange et boive considérablement sans pouvoir se rassasier jamais : il ira trouver les médecins, et leur demandera quelle est sa maladie, à quoi tient cette disposition, comment il peut se guérir. Mais qu'un autre, possédant cinq lits, en veuille dix, qu'ayant dix tables il en achète encore autant, que propriétaire de plusieurs domaines, de capitaux considérables, il ne se trouve pas suffisamment pourvu, qu'à réunir d'autres biens il s'épuise en contentions d'esprit et en veilles, que rien ne puisse jamais le remplir ; eh bien ! Un tel personnage ne croira pas le moins du monde avoir besoin qu'on le soigne ni qu'on lui indique la cause de son mal.

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

Quand un homme a soif et que la boisson lui manque, on peut conjecturer qu'après avoir bu il cessera d'avoir soif. Mais celui qui boira continuellement et ne se désaltérera pas, nous jugerons qu'il a besoin de se purger plutôt que de se remplir, et nous lui ordonnerons de prendre un vomitif, pensant que cette disposition tient non pas à un épuisement qui le fatigue, mais à une acrimonie du sang et à un excès de chaleur qui n'est pas naturel. Promenez vos regards sur ceux qui travaillent pour gagner du bien. Quand parmi eux un homme indigent et sans ressources aura acquis un foyer, il s'arrêtera très probablement. Il s'arrêtera aussi, s'il vient à découvrir un trésor, ou si un ami l'a aidé à payer ses dettes, à se délivrer de ses créanciers. Voyez, au contraire, le richard qui possède plus qu'il ne lui faut et qui veut encore davantage. Il n'y a ni or, ni argent, ni chevaux, ni moutons, ni bœufs qui puissent guérir son mal ; il a besoin d'être vidé et purgé. Ce n'est point pauvreté que sa maladie : c'est insatiabilité, c'est amour des richesses, par suite d'un jugement mauvais et déraisonnable. Tant que cette erreur, comme un mal funeste, n'aura pas été arrachée de son esprit, il ne cessera d'éprouver le besoin du superflu, c'est-à-dire de désirer ce dont il n'a que faire.

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ». De même, toutes les fois que nous verrons un homme se consumant sans cesse à gagner de l'argent, désolé de ce qu'il dépense, ne reculant devant aucune honte, devant aucune contrariété, pour s'enrichir, quoiqu'il possède des maisons, des terres, de grands troupeaux, des esclaves, des provisions de vêtements, pourrons-nous autrement qualifier la maladie de cet homme qu'en disant :

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

« C'est son âme qui est indigente » ? Car la pauvreté qui vient du manque d'argent, comme dit Ménandre, un seul ami bienfaisant suffit à vous en débarrasser ; mais celle qui tient à l'âme, tous les amis du monde, vivants et morts, ne sauraient l'assouvir. C'est de ces gens-là que Solon a dit avec tant de vérité : « L'homme ne voit jamais de terme à la richesse ». Pour les personnes sensées la richesse a des bornes toutes naturelles, et ces bornes sont indiquées par l'accomplissement du besoin d'une manière aussi précise qu'elle pourrait l'être par la règle et le compas. Mais l'avarice présente encore un caractère particulier : elle est un désir qui combat pour n'être pas satisfait, tandis que toutes les autres passions conspirent pour l'être. Ainsi, jamais une personne raisonnable ne s'abstient d'un bon morceau par amour des bons morceaux, de vin par amour du vin. Au contraire on voit des gens s'abstenir de leurs biens précisément parce qu'ils sont avides de richesses. N'est-ce pas là une passion voisine de la folie, une passion bien déplorable ? Quoi ! On ne se couvrira pas d'un manteau parce qu'on gèle de froid ! On se refusera le pain parce qu'on est affamé ! On n'utilisera pas ses trésors parce qu'on est insatiable d'argent ! C'est là un des maux dont parle Thrasonide :

« Je les ai là, chez moi, je puis en profiter, J'en brûle, qui plus est,... Ne diriez-vous pas un amant passionné ?... et n'en veux point tâter. J'enferme tout, je mets tout sous le scellé. Quand j'ai fait mes comptes avec mes banquiers et mes gens d'affaires, je passe à autre chose : je m'occupe de mes recettes et de mes rentrées. Ce sont de perpétuelles contestations avec mes intendants, mes fermiers, mes débiteurs. Apollon, en sais-tu qui soit plus malheureux ? Quel supplice d'amant serait plus douloureux ? »

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

Sophocle, interrogé s'il pouvait encore avoir commerce avec une femme, répondit : « Ami, parlez mieux. Je suis devenu libre, et la vieillesse m'a débarrassé de tyrans furieux et cruels. » Il est de bon goût, en effet, quand on a quitté l'âge des plaisirs, d'en quitter aussi le goût, quoi qu'en dise Alcée, qui prétend que ni hommes ni femmes ne peuvent se dérober à leur violence. Il n'en est pas de même pour l'amour des richesses. C'est comme un despote exigeant et impitoyable. Il force d'acquérir, et il défend d'user. Il excite le désir, et il interdit la jouissance. Stratonicus raillait les Rhodiens sur leur manie de dépenser, disant qu'ils bâtissaient comme s'ils eussent été immortels et qu'ils se nourrissaient comme s'ils n'avaient que peu de temps à vivre. Mais les avares acquièrent en hommes qui sont riches et usent en hommes sordides. Ils endurent les fatigues et ils n'ont pas le plaisir. Démade assistait un jour au dîner de Phocion, et voyant à quel point cette table était frugale et simple : « Phocion, lui dit-il, je ne comprends pas comment, lorsque vous pouvez dîner ainsi, vous prenez part aux affaires publiques. » C'est que Démade lui-même n'y prenait part qu'afin d'avoir le moyen de satisfaire son ventre ; et comme il trouvait que la ville d'Athènes ne pourvoyait qu'insuffisamment à son intempérance, il mettait encore la Macédoine à contribution pour sa victuaille. Aussi, quand il fut vieux, Antipater, qui eut occasion de le voir, disait-il de lui, qu'il ressemblait à une victime dépecée et qu'il ne lui restait plus que la langue et le ventre. Et toi, misérable avare, comment ne s'étonnerait-on pas de ta conduite ? Quoi ! Lorsque tu peux te résoudre à mener une existence si servile et si indigne d'un homme, à ne rien donner à qui que ce soit, à repousser durement tes amis, à décliner toute marque de munificence envers ta ville, alors même tu te condamnes aux tourments et aux veilles, tu travailles comme un mercenaire, tu cours après

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

des successions, tu te soumets humblement à tout ! Ta dégradation même ne t'autorise-t-elle pas grandement à ne rien faire ? On raconte qu'un Byzantin dont la femme était très laide, surprit auprès d'elle un amant adultère : « Malheureux ! lui dit-il, qui t'y forçait ? J'ai du moins la dot pour excuse. Mais toi, tu portes ici gratuitement le trouble en allumant des feux illégitimes ». Il faut que les rois, ainsi que leurs ministres, quand ils veulent conserver l'autorité et la suprématie dans les villes se procurent force argent. Leur amour-propre, leur faste, le besoin de représentation, les obligent à donner des festins, à se rendre agréables, à s'entourer de satellites, à envoyer des présents, à nourrir des troupes, à acheter des gladiateurs. Toi, dans quelle prévision entasses-tu ces immenses richesses ? Pourquoi t'agites-tu, te tourmentes-tu comme tu le fais, quand ton avarice « Te condamne à mener l'existence d'une huître » ? Qui t'oblige à supporter toutes ces misères, à te refuser les moindres douceurs ? Je crois voir l'âne qui apporte le bois et les sarments pour le bain. Toujours plein de fumée et de cendres, il ne se lave jamais, jamais il ne profite du bain pour se chauffer ou pour se décrasser.

Notez que je m'adresse ici à cet amour des richesses qui rapproche la créature humaine de l'âne ou de la fourmi. Mais il y a une autre avarice, qui est féroce, calomniatrice, avide d'héritages, menteuse, remuante, inquiète, comptant toujours combien il y a de ses amis encore vivants, et ne jouissant pas davantage, après cela, de ce qu'elle a amassé de tous côtés. Eh bien ! Comme vipères, cantharides, tarentules nous inspirent plus de répulsion et d'effroi qu'ours et lions, parce qu'elles piquent et font mourir sans retirer aucun avantage du mal qu'elles ont causé ; de même la perversité qui vient d'une basse et sordide avarice, est plus détestable que celle qui vient de

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

l'intempérance et du désordre. La dégradation de l'avare enlève aux autres ce dont il ne peut jouir, ce qu'il ne saurait utiliser ; celle de l'homme dissolu fait du moins trêve avec la cupidité quand elle a de quoi satisfaire son intempérance. C'est ce que Démosthène disait à ceux qui croyaient Démade corrigé de ses vices : « Vous le voyez dans ce moment repu comme les lions. » Mais pour ceux qui se mêlent aux affaires publiques sans aucun but de plaisir ou d'utilité, leur ardeur d'acquérir ne cesse jamais. Ils ne connaissent pas de repos, parce qu'ils sont toujours vides, toujours également nécessiteux.

« Par Jupiter, dira quelqu'un, c'est peut-être dans l'intérêt de leurs enfants, de leurs héritiers, qu'ils gardent et qu'ils thésaurisent. » Pourquoi alors ne leur donnent-ils rien de leur vivant ? Ils sont comme les rats qui vivent dans les mines et qui y mangent de la terre mélangée d'or : on ne peut tirer d'eux le précieux métal que quand ils sont crevés et qu'on leur a ouvert le ventre. Pourquoi de tels hommes veulent-ils laisser de grandes richesses et une fortune considérable à leurs fils et à leurs héritiers ? C'est, sans doute, pour que ceux-ci, à leur tour, conservent ces trésors à d'autres, et ces autres, à leurs enfants ? Il me semble voir ces tuyaux en terre cuite, dont la capacité ne retient rien, et qui se vident de l'un dans l'autre. En fin de compte un étranger, un calomniateur, un tyran, anéantit et brise le dépositaire, espèce de conduit ; et c'est dans une autre direction que les flots de cet or se détournent et s'épanchent. Ou bien encore, comme on dit, survient un héritier, le plus mauvais de sa race, qui bientôt a tout dévoré. Ce vers d'Euripide : « L'intempérance échoit à tous les fils d'esclaves », ne s'applique pas exclusivement à ces fils d'esclaves, mais encore aux fils des avares. C'est en ce sens que Diogène disait un jour par raillerie, qu'il valait mieux être le bélier que le fils d'un

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

Mégarien. En paraissant donner de l'éducation à leurs enfants, les avares les perdent et les pervertissent. Ils inculquent en eux la cupidité et l'avarice paternelle. Ils bâtissent en quelque sorte à l'usage de leurs héritiers une forteresse, où se conserve l'héritage. Leurs conseils et leur enseignement se bornent à ceci : « Gagne, ménage, et sois convaincu que tu seras estimé en raison de ce que tu possèderas. » Est-ce là donner de l'éducation ? Non : c'est faire de ses enfants des sacs que l'on resserre et que l'on rapetasse afin qu'ils puissent contenir et garder ce que l'on y jette. Et encore, les sacs ne deviennent-ils sales et crasseux que quand on y a entassé des écus ; mais les fils de l'avare, avant d'avoir reçu leur fortune, sont souillés de la cupidité qui leur vient de leurs pères. Du reste ils les récompensent dignement des préceptes qu'ils ont reçus d'eux. Loin d'aimer leurs parents parce que ceux-ci leur laisseront une grande richesse, les fils des avares les détestent parce qu'elle n'est pas encore en leur pouvoir. Comme on leur a appris à ne rien admirer que l'or, à ne vivre que pour amasser beaucoup d'or, ils regardent la vie paternelle comme un obstacle à la leur : ils se figurent que leur existence est diminuée de tout le temps que celle-là se prolonge. Aussi, tant que vivent leurs pères c'est à la dérobée, en quelque sorte, et en le leur laissant ignorer que les fils se procurent du plaisir. Il leur semble que le bien paternel soit un bien d'étranger sur lequel ils fassent quelques libéralités à leurs amis, sur lequel ils dépensent pour satisfaire leurs propres désirs, pour écouter des maîtres et pour s'instruire. Mais lorsqu'à la mort des parents ils ont pris en main les clefs et les cachets, leur manière de vivre est tout autre. Leur visage ne se déride plus ; ils ont l'air sombre : ils deviennent inabordables. Plus de paume, plus de balle, plus de luttes, plus d'Académie, plus de Lycée. Ils ne s'occupent qu'à surveiller leurs esclaves, à

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

vérifier leurs registres, à compter avec leurs intendants ou avec leurs débiteurs. La préoccupation et le souci leur en font perdre le dîner, et ne leur permettent d'aller au bain que quand la nuit est venue. Les gymnases où ils ont été élevés, et l'eau de la fontaine de Dircé ne se trouvent plus sur leur chemin. Qu'on vienne à leur dire : « N'irez-vous pas entendre ce philosophe ? » Ils répondent : « Que m'importe ! Je n'ai plus le temps depuis que mon père est mort. » Eh ! Malheureux ! T'a-t-il rien laissé qui vaille ce qu'il t'a ravi, à savoir le loisir et la liberté ? Ou plutôt, ce n'est pas même lui qui t'a ravi ces biens. Tu en as été dépossédé par cette richesse qui s'est répandue autour de toi, qui s'est instituée ton despote, et qui, semblable à la femme dont parle Hésiode, « Consume sans tison et rend vieux avant l'âge ». En guise de rides ou de cheveux blancs prématurés, cette richesse te donne les soucis de l'âme, en même temps qu'elle t'a condamné à l'amour de l'or et à une vie constamment occupée. Désormais en ton cœur est tarie la source de la joie, ainsi que celle des pensées généreuses et bienfaisantes.

« Mais, dira quelqu'un, ne voyez-vous pas des gens faire emploi de leurs richesses jusqu'à la prodigalité. » Nous leur répondrons : « Et vous, ne savez-vous pas qu'Aristote a dit : « Les uns usent et les autres abusent. » De cette manière ni les uns ni les autres n'agissent convenablement. Ceux-ci ne savent ni profiter de leur fortune ni s'en faire honneur, ceux-là y trouvent la ruine et l'infamie. Du reste, examinons les choses à leur principe. L'emploi de la richesse, l'usage qui la fasse admirer, quel est-il ? Est-ce le soin de se procurer le suffisant ? À ce compte, l'opulence n'est pas plus avancée que la médiocrité. Dès lors, selon l'expression de Théophraste, « la richesse n'est plus richesse », et elle ne mérite véritablement pas d'être un objet d'envie, si Callias, le plus opulent des Athéniens, Isménias, le

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

plus riche des Thébains, ont eu à user des mêmes choses que Socrate et qu'Epaminondas. Comme Agathon interdisait la salle du festin au joueur de flûte et le renvoyait aux femmes, pensant que les entretiens des convives suffisaient ; de même, on aura le droit de renvoyer ces tapis de pourpre, ces tables somptueuses et tout ce superflu, quand on verra les riches user des mêmes choses que les pauvres. On se gardera, à la vérité, de dire :

« Laissons oisif le joug au-dessus du foyer.
Que le mulet, le bœuf cessent de travailler ».

Mais les orfèvres, les ciseleurs, les parfumeurs, les cuisiniers, dont l'art devient inutile, seront l'objet d'une édifiante et sage proscription. Au contraire, tout en reconnaissant que ce qui suffit à la nature est commun au pauvre aussi bien qu'au riche, prétendez-vous que le mérite de la richesse doive consister dans le superflu ? Louez-vous cette parole du Thessalien Scopas ? Des meubles de sa maison on lui en demandait un, que l'on pensait ne pas lui servir et être pour lui du superflu : « C'est précisément, dit-il, par ce superflu que nous sommes heureux et fortunés, et non par la possession du nécessaire. » S'il en est ainsi, répondrai-je, prenez-y garde. Vous semblez moins louer la vie que ce qui sert à la pompe et à l'ostentation. Notre fête nationale des Dionysiaques se célébrait jadis de la manière la plus simple et la plus gaie. On voyait paraître une amphore pleine de vin et un cep de vigne. Puis venait un homme qui traînait un bouc ; un autre suivait, portant un cabas de figues ; et la marche était fermée par le Phallus. Aujourd'hui l'on méprise cette simplicité, et toute trace en a disparu. Ce sont des vases d'or, des tapis somptueux que l'on étale aux regards, des attelages, des costumes sous lesquels on

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

se déguise. De même, ce qu'il y a de nécessaire et d'utile dans la richesse disparaît sous l'inutile et le superflu.

Nous sommes presque tous comme Télémaque. Par inexpérience, ou plutôt par défaut de jugement, ce jeune prince, qui voyait la maison de Nestor pourvue de lits, de tables, de vêtements, de tapis, de vin agréable, ne songeait pas à trouver heureux un prince qui possédait le nécessaire, ou, si l'on veut même, l'utile. Puis ayant contemplé dans le palais de Ménélas l'ivoire, l'or, ainsi que d'autres métaux précieux, il est frappé d'admiration et il s'écrie :

« C'est ici le palais du souverain des cieux.
Que de riches trésors éblouissent mes yeux ! »

Mais Socrate aurait dit, ou bien encore Diogène :

« Que d'objets superflus ici choquent mes yeux !
Que d'inutilités ! J'en ris, et c'est le mieux. »

Qu'est-ce à dire, homme dépravé ! Lorsque tu devrais interdire à ta femme cette pourpre et ces parures afin d'étouffer en elle l'amour du luxe et une passion furieuse pour ce qui vient de l'étranger, tu embellis au contraire ta maison, et tu en fais pour ceux qui entrent chez toi un théâtre ou une salle de concert !

En quoi consiste le bonheur de la richesse ? C'est qu'il en soit fait montre devant des témoins et des admirateurs : sans quoi elle n'est rien du tout. Il n'en est point ainsi de la modération, de la sagesse, de la connaissance exacte de ce que l'on doit aux Dieux. Ce sont là des trésors qui, même quand ils échappent et se dérobent à tous les hommes, ont un éclat particulier et inondent l'âme d'une lumière merveilleuse. Ils lui communiquent une joie intérieure qui ne l'abandonne jamais, parce qu'ils la

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».

mettent en possession du vrai bien. Peux lui importe que ce bien soit vu par quelqu'un ou qu'il soit ignoré des hommes et des Dieux. Voilà quel est l'avantage de la vertu, de la vérité, des belles découvertes de la géométrie et de l'astronomie. À laquelle de ces possessions aurait-on le droit de comparer les biens de la richesse, vains harnais, colliers, spectacles de petites filles ? Supprimez une assistance et des témoins, la richesse est véritablement aveuglée et ne rend aucun éclat. Si le riche dîne seul avec sa femme et quelques-uns de ses familiers, il ne se donne pas la peine de dresser ses tables de gala, d'étaler sa vaisselle d'or. Il se sert de ce qu'il a sous la main. Sa compagne, à ses côtés, ne porte ni or ni pourpre : elle est vêtue tout simplement. Mais quand il s'agit d'organiser un festin, c'est-à-dire une cérémonie et une représentation où le riche se donne en spectacle et où il s'agit pour lui de jouer son rôle d'homme opulent, « Les vases, les trépieds sont tirés des navires » ; on prépare les lustres, on nettoie les coupes, on change la robe des échansons. Tout est en mouvement, l'or, l'argent, les pierreries ; on proclame hautement que le personnage est riche. À tout cela néanmoins manquent deux choses, desquelles on a besoin même quand on dîne seul, à savoir : le contentement de l'âme et la joie du festin.

Un médecin vient visiter un malade. Il le trouve étendu dans son lit, se plaignant beaucoup et ne voulant pas prendre de nourriture. Il le tâte, il l'interroge, il constate qu'il n'y a pas de fièvre : « C'est l'esprit qui est malade, dit-il, et il s'en va ».